

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Pagination irrégulière.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:



CALIXA LAVALLÉE

PUBLIÉ PAR
LE CANADA ARTISTIQUE
Livraison d'Avril 1890

CANADA ARTISTIQUE

MUSIQUE — THÉÂTRE — BEAUX-ARTS — LITTÉRATURE

PUBLICATION MENSUELLE

Vol. 1

AVRIL 1890

No. 4

SOMMAIRE

TEXTE :—Biographie : Calixa Lavallée—Hors du Canada : Salambo, Samson et Dalila, l'Amour—Education : Le chant dans les Ecoles—L'art musical au Canada—Les concerts d'Avril—Albani à Montréal—Pour les dames : L'Art à la Maison—Une idée de génie—Fantaisie : Le nom des mois—Un souvenir de voyage—Un sujet palpitant—Romans : Un mariage d'amour
MUSIQUE :—Caprice Louis XV (genre Menuet) —La Leçon d'amour, ballade chantée par Delle Eugénie Tessier.
PORTRAIT (hors texte) :—Calixa Lavallée.

BIOGRAPHIE

CALIXA LAVALLEE

C'est avec un sentiment de vif plaisir que j'offre aujourd'hui, aux abonnés du CANADA ARTISTIQUE, le portrait de notre éminent compatriote, Calixa Lavallée. Un sentiment de gratitude me pousse aussi à publier ce portrait, parce que, à une époque critique de mon existence, j'ai trouvé chez Lavallée un cœur d'or et la main toujours ouverte et au service de ses amis. Je le remercie publiquement aujourd'hui, et je suis heureux de trouver l'occasion de le faire.

Il serait banal de publier la biographie de Calixa Lavallée ; tout le monde l'a plus ou moins lue dans tous les journaux. Il y a mieux à faire, et la suite de cet article le prouvera.

En 1879, Calixa Lavallée, alors à Québec, s'inspirant des conseils des amis de l'art musical, résolut de fonder un conservatoire national de musique au Canada. La série désastreuse des représentations de la *Dame Blanche*, données l'année précédente à Montréal et à Québec, est encore présente à la mémoire du lecteur. A bout de ressources, épuisé par le travail ingrat de l'enseignement, Lavallée se rendit à Québec et fit un appel pressant au gouvernement. On lui fit entrevoir qu'il serait secondé par le pouvoir, et les belles promesses affluèrent.

Le gouvernement, désirant préparer une réception princière au Marquis de Lorne et à la Princesse Louise, à leur arrivée au Canada, chargea Lavallée du soin de composer une cantate en l'honneur des visiteurs. L'œuvre fut achevée en un mois. Il

s'agissait alors de trouver cinq cents voix pour l'exécution de cette œuvre. Lavallée y mit toute son énergie, toute sa ténacité et la cantate fut donnée au patinoir de Québec, avec un orchestre de 80 musiciens dont la moitié au moins avaient été engagés à Montréal et aux Etats-Unis.

Lavallée reçut force compliments, — de la monnaie de singe, — et finalement fut obligé de "payer les violons," au su du gouvernement qui l'avait engagé, mais qui n'a jamais offert depuis de lui rembourser même ses frais.

Naturellement il ne fut plus question de conservatoire national. Ensuite, avons-nous besoin de cela dans le pays? Que peuvent faire aux gouvernements du Canada les beaux-arts et la musique? Ont-ils besoin de ces choses inutiles?

Découragé, ruiné, Lavallée fit comme tant d'autres, il alla demander à l'étranger ce que son pays lui refusait — le pain quotidien pour lui et les siens. Nous allons voir s'il a réussi.

Nul n'est prophète en son pays!

Ce vieux proverbe n'a jamais été plus vrai que dans le cas de Calixa Lavallée. A son arrivée à Boston, il fut accueilli avec enthousiasme et admis d'emblée parmi les grands pianistes de la ville américaine où les arts sont le plus en honneur.

Calixa Lavallée n'a pas essayé, à l'instar de certains artistes, d'escamoter une réputation en voyageant par les Etats-Unis, quoiqu'il ait fait une tournée artistique avec Herster, au cours de laquelle il obtint la bonne moitié des honneurs. Son but principal, en venant aux Etats-Unis, était de réaliser ce qu'il n'avait pu obtenir de ses compatriotes: la fondation d'une école nationale de musique. Les premières années de son séjour en Amérique furent dévouées à ce projet, et dans ce but il se mit en relations avec les compositeurs américains, et eut tôt fait de rassembler plusieurs œuvres qu'il voulait faire jouer, et, faire ainsi sortir du néant les talents ignorés de

Etats-Unis. Il faut dire que les préjugés, à cette époque, contre tout ce qui était musique américaine, étaient de nature à décourager tout autre que Lavallée.

M. E. M. Bowman, alors président de l'Association Nationale des Professeurs de Musique, exprima le désir de faire lire un essai sur l'avenir des compositeurs américains; l'essai fut confié à M. George F. Whiting, l'éminent critique de Boston. Lavallée proposa de donner un *recital* où l'on n'exécuterait rien autre chose que de la musique de compositeurs américains, et on lui confia le programme, qui se lisait comme suit :

Piano—Gavotte.....	Arthur Foote
Mazurka.....	Wilson G. Smith
Sarabande et Scherzo.....	Stephen A. Emery
Adagio du quatuor en <i>do</i> Mineur.....	J. H. Beck
Morceau pour Instruments à cordes.....	S. G. Pratt
Piano—Berceuse.....	John Orth
Scherzo, Op. 41.....	Wm. Mason
Idylle du Printemps.....	J. K. Payne
Musique Vocale—Coucher du Soleil.....	Dudley Buck
Ave Maria.....	Mme Luisa Cappiani
	Miss Nettie Dunlap
Piano—Regrets } Prelude }.....	Wm. H. Sherwood
Volksdanz.....	Louis Maas
Scherzino.....	G. W. Chadwick
Danse Vagabonde.....	F. Dewey
Trois Mouvements en <i>sol</i> mineur, pour piano, violon et violoncelle, 1, Scherzo; 2, adagio, et 3, finale vivace.....	W. W. Gilchrist
	Richard Zeckwer, S. E. Jacobsohn et Charles Heidler
Piano—Fau-follet.....	Emil Liebling
Gavotte.....	C. L. Capen

Ce *recital*, parfait dans son arrangement, et admirable dans son exécution, fut un triomphe de la musique en Amérique, et on adopta séance tenante des résolutions approuvant les réclamations des musiciens des Etats-Unis, demandant le patronage du public, et sollicitant une loi internationale pour protéger les droits d'auteur.

L'année suivante, Lavallée, alors président du comité des programmes de l'association, donna deux grands concerts avec orchestre, qui furent les grands succès du jour à New-York.

L'évènement qui consacra le talent de notre compatriote d'une manière toute particulière, et le porta à l'apogée de sa gloire, arriva au mois de janvier 1888, lorsqu'il fut choisi par l'association américaine pour les représenter à l'assemblée convoquée à Londres, de tous les musiciens du monde anglais. Là encore il fit honneur à ceux qui l'avaient envoyé et au nom canadien.

Lavallée a publié plusieurs compositions. A Boston il a une quantité d'élèves, et il est admis par tout le monde qu'il est l'un des meilleurs professeurs du continent. Il est maître de chapelle à la cathédrale de Boston, son chœur est composé de 100 voix choisies.

Plusieurs de ses chanteurs sont engagés à un salaire fixe et *respectable*, ce qui est encore une chose inconnue au Canada où l'on donne *quelquefois* \$300 par année à un organiste, et plus souvent \$100. Quant aux salaires des chanteurs, nous n'en parlerons pas, vu qu'il n'y en a pas de tangibles.

Nous devons nos remerciements les plus sincères à M. Harry E. Freund, éditeur de *Music and Drama*, le plus grand journal musical des Etats-Unis, publié à New-York, pour le gracieux envoi de la vignette en photo-gravure, que nous publions hors texte. Ce portrait, comme exécution, est une œuvre d'art.

A. FILIATRAULT

HORS DU CANADA

SALAMBO—SAMSON ET. DALILA

PARIS, le 20 Mars 1890.

MON CHER DIRECTEUR,

Il arrive parfois que le *Tout-Paris* des premières : critiques, artistes, hommes du monde, se transporte dans une ville des environs : Bruxelles, Nice, etc., pour assister à la première audition d'une œuvre que les directeurs de nos grands théâtres parisiens : l'Opéra, l'Opéra-Comique, les Français, l'Odéon, n'ont pas voulu représenter. Cette œuvre a parfois du succès; elle revient alors à Paris, où elle s'impose, et les directeurs qui l'avaient refusée sont trop heureux de la monter et de lui donner la suprême consécration parisienne.

Alors pourquoi, dira-t-on, ces directeurs laissent-ils à des théâtres d'ordre secondaire, le mérite et l'honneur de produire une œuvre nouvelle, et ne sont-ils pas plus hospitaliers quand on va frapper à leur porte? on ne saurait assez les blâmer de ce véritable crime contre l'art.

Halte-là! répondrons-nous; ces directeurs ne sont pas si noirs qu'ils paraissent, et il ne convient pas de leur jeter continuellement la pierre. Un directeur de théâtre — d'un grand théâtre surtout — est un artiste, mais il est aussi un homme d'affaires. Si comme artiste, il est blâmable de se montrer si peu accueillant, si peu oiseur, comme homme d'affaires, on ne saurait lui donner tort. Responsable d'une entreprise dans laquelle des sommes importantes sont souvent engagées, il doit être très prudent pour accepter une œuvre et ne la monter que presque à coup sûr. Songez, en effet, aux dépenses énormes qu'il faut faire, par ce temps de mise en scène si dispendieuse, pour présenter au public un opéra ou une comédie, et vous comprendrez facilement les hésitations et les refus d'un directeur. Un insuccès peut ruiner l'entreprise qu'il dirige et le mener parfois à

la faillite. De là sa timidité; elle est bien excusable, vous en conviendrez.

Voilà pourquoi certains auteurs qui n'ont pu se faire jouer à Paris ont porté leurs œuvres dans quelques villes plus accessibles. Voilà pourquoi c'est d'abord à Bruxelles qu'ont paru pour la première fois *Sigurd* de Reyer, *Focelin* de Godard, *Hérodiade* de Massenet, etc., et c'est ainsi que la jolie capitale belge en est arrivée à conquérir de véritables lauriers artistiques.

Tout ce qui précède est pour vous expliquer comment *Salambo*, de Reyer, a été jouée à Bruxelles et non à Paris. Comme beaucoup de mes confrères, j'ai fait partie de ce pèlerinage de l'art à Bruxelles, et je me suis rendu à cette première dans l'espérance que Reyer y trouverait enfin la gloire durable, après laquelle il aspire depuis si longtemps, et qu'il aurait déjà atteinte si la science musicale, le travail consciencieux et incessant suffisaient pour la conquérir.

Ce fut devant une salle magnifique, où l'élite de la population bruxelloise se mêlait aux pèlerins de Paris que *Salambo* fut jouée.

Tout le monde connaît le trop fameux roman de Flaubert; on a pu en tirer un *libretto* convenable, donnant lieu à des scènes pittoresques et animées, et se prêtant, à merveille, aux splendeurs de la mise en scène. Reyer a largement prodigué sa science et son habileté si grande. A cette œuvre donc, l'action remonte à des temps très reculés, il a donné une musique éminemment moderne — est-ce bien une qualité? — et marchant d'une façon très carrée dans les plates-bandes de Wagner, ce qui n'était pas pour lui nuire auprès de ce public si imprégné des œuvres allemandes. Le succès a été grand; sera-t-il ratifié par Paris, quand *Salambo* y fera son apparition? Il faut l'espérer pour Reyer, sans cependant y trop compter. Les procédés Wagnériens — pour tant de talent qu'ils renferment — doivent être employés devant un auditoire français avec une discrétion, une légèreté de touche auxquelles Reyer a manqué bien souvent.

La pièce a été montée à Bruxelles avec une grande magnificence: les costumes, les décors, la mise en scène sont splendides. L'exécution a été toujours bonne, parfois remarquable. Mme Rose Caron, par la beauté de sa voix, son art exquis de chanteuse, s'est montrée complètement hors de pair. Le ténor Sellier, dont la réputation n'est plus à faire, n'avait pas, ce soir-là, la plénitude de ses moyens; ses nerfs par trop surexcités lui ont joué plus d'un mauvais tour.

Avant de rentrer à Paris, je m'arrêtai à Rouen où une exhumation pleine d'intérêt allait se faire. Il

s'agissait de représenter *Samson et Dalila*, la première œuvre de Saint-Saëns, qui date de 1870. Toutes les notabilités de Rouen et la critique parisienne assistaient à cette représentation.

Cette œuvre du maître auquel on doit des opéras tels que le *Timbre d'Argent*, *Etienne Marcel*, *Proserpine*, *Henri VIII*, est une des plus puissantes et des plus complètes qu'il ait écrites. L'air du troisième acte, le grand duo d'amour, — la page capitale de la partition; une adorable romance, un ballet très original et des chœurs puissants constituent une partition de premier ordre qui a sa place toute marquée à l'Opéra. Il sera curieux d'entendre *Ascanio*, la dernière œuvre de Saint-Saëns, et sa première, qui remonte à vingt ans. On pourra ainsi étudier le compositeur à ses débuts et à l'apogée de son talent.

Samson et Dalila a obtenu un grand succès qui ne sera certainement pas moindre à Paris quand la pièce y viendra.

De retour chez moi, je repars pour l'Odéon — c'est bien encore un voyage — où se donne une grande première: — *Amour*, drame en trois actes par M. L. Hennique

Le premier acte se passe à Brescia, en Italie, qui vient d'être emportée d'assaut par les Français. De la grande salle d'un château où sont réunis des officiers, on entend les cris de la ville livrée au pillage; on voit les échafauds se dresser pour y faire mourir les notables.

Soudain une jeune fille, Maria Rona, se précipite dans la salle pour échapper à la brutalité des soldats, et tandis qu'elle tremble, effarée et anxieuse au milieu des officiers, elle entend la voix des hérauts annoncer l'exécution de son père.

Devant la douleur de Maria les officiers se taisent respectueusement, et l'un des plus braves, Jean de Ligny, la prend sous sa protection. Les cris de la foule annoncent que le père de Maria va être exécuté; elle court à la fenêtre, dans une attitude d'indicible horreur, et échange de loin avec son père le suprême adieu. Jean et ses compagnons, entourant la jeune fille abimée dans les sanglots, disent à haute voix la prière des agonisants. L'effet est immense; rarement j'ai vu au théâtre une situation plus émouvante, d'un réalisme plus vrai et plus terrifiant.

Cela, dit un de nos confrères, "a produit dans la salle une impression prodigieuse, et j'ai senti planer ce grand silence qui est l'indice d'un public haletant.

"Si le rideau se fût baissé à ce moment, le premier acte allait aux nues, or Hennique en a diminué l'effet en le prolongeant."

Touché par l'infortune de Maria, Jean lui propose de l'épouser; elle accepte, et ils échangent l'anneau des fiançailles.

Au second acte, nous sommes en France, dans le château de Jean, qui est prisonnier depuis longtemps. Maria, follement éprise de Philippe, le propre frère de Jean, est devenue sa maîtresse, et apporte dans ses rapports avec lui un tel cynisme que tous les serviteurs s'en aperçoivent.

Jean revenu, enfin, apprend aussitôt ce qui passe. Il veut tuer les coupables, et tire déjà son poignard sur Maria qui se vante de son amour. Mais il faiblit, il pardonne, il prie, car il aime encore la misérable femme.

Au troisième acte, Jean est seul dans son château avec son fils à qui il enseigne à prier pour sa mère morte; elle n'est pas morte cependant; elle s'est enfuie avec son amant. Jean, resté seul, s'endort et, pendant son sommeil, entrent Maria et Philippe pour l'assassiner. Philippe, armé d'un poignard, s'avance vers Jean, mais à sa vue il se trouble; il a peur et ne veut pas commettre un fratricide. Maria lui arrache alors le poignard et le plonge dans le cœur de son mari.

Tel est le squelette de ce drame qui se recommande par des qualités de premier ordre, et dans lequel le premier acte est une des choses les plus intenses, les plus empoignantes qui se puissent voir au théâtre.

Le nom de l'auteur a été salué par des applaudissements unanimes et jamais, peut-être, avec autant de justice.

L'interprétation a été remarquablement bonne. Mme Antoine Laurent a rendu le rôle de Maria d'une façon merveilleusement saisissante et tragique. M. Candé dans Jean et M. Calmettes dans Philippe ont été à la hauteur de leurs rôles.

Voulez-vous une preuve concluante que la grande et sérieuse musique compte à Paris, la ville légère par excellence, dit-on, d'ardents admirateurs? Voyez les programmes de deux des concerts populaires.

Ces concerts, comme vous le savez, ont lieu les dimanches, de une heure à trois heures, et il y a toujours foule. Parmi cette foule on remarque régulièrement de bons et sincères catholiques qui ne croient nullement manquer à ce qu'ils doivent au Seigneur, en allant, dans le jour qui lui est consacré, entendre et applaudir, entre la messe et les vêpres, de la belle musique, magistralement exécutée.

Voici les programmes du dimanche 6 Mars :

Concert Colonne : Ouverture de Benvenuto Cellini (H. Berlioz); Symphonie en *ut* (Jupiter) (Mozart); premier concerto pour piano (Tschai-kowsky) par M. Sapelnikoff; Psyché (Cesar Frank); ballet d'Henri VIII (Saint-Saëns).

Concert Lamoureux : Symphonie en *la* (Bethoven); Ballade Symphonique (Chevillard); la Toute-Puissance (F. Schubert) par Mme Materna; Siegfried, Idyll (Wagner); danse macabre (Saint-Saëns); scène finale du crépuscule des Dieux (Wagner); ouverture de Freischutz (Weber).

Que dites-vous de ces programmes, ne sont-ils pas merveilleusement composés? Ne contiennent-ils pas rien que des œuvres maîtresses?

Il en est ainsi chaque dimanche dans les divers concerts qui se partagent la foule des auditeurs. Et cette foule, toujours aussi nombreuse, écoute dans le plus grand recueillement, saisit les nuances les plus délicates et sait toujours manifester son admiration aux passages qui le méritent le plus.

N'y a-t-il pas dans ce fait, comme je vous le disais plus haut, la meilleure preuve que l'éducation musicale des parisiens est devenue très complète et très avancée, et qu'ils comprennent et admirent la belle musique pour si classique et si sérieuse qu'elle soit? C'est aux concerts populaires que cet heureux résultat est dû.

J'ai eu le plaisir de me trouver avec un de vos compatriotes, le jeune M. Fortier. Il possède une charmante voix de baryton dont il sait se servir avec art, grâce aux études sérieuses qu'il a faites parmi nous. M. Fortier doit revenir au Canada; il sera auprès de vous à l'automne, et je suis certain que vous reconnaîtrez vite en ce jeune artiste les réelles qualités qui font qu'il donne déjà plus que des espérances.

MARCEL B.

EDUCATION

LE CHANT DANS LES ECOLES

Il existe, dans notre population, des aptitudes plus qu'ordinaires pour la musique. Mais il y a, en même temps, — ce qui peut paraître singulier — un préjugé inexplicable contre ceux qui cultivent cet art.

Ainsi, il est entendu, dans bien des endroits, qu'un musicien ne saurait être un homme sérieux, et qu'il n'a l'intelligence assez forte que pour suivre les chemins les plus battus de la vie. On lui interdit — moralement — les professions qui demandent du savoir ou, du moins on le force à opter entre les deux, états: un avocat qui chante ne plaidera pas; s'il plaide, il ne doit pas chanter.

Ce funeste et sot préjugé a déjà fait et fera encore bien des victimes.

Le musicien, en dehors de son art, ne compte point. Dans toutes les circonstances de la vie, quand on dit d'un homme: "C'est un musicien," on prend un petit air de pitié, comme si on disait: "C'est un esprit faible," ou bien: "C'est un poète!"

Nous avons, en toute probabilité, dans cette fausse impression malheureusement trop répandue, l'explication du peu d'attention qu'on donne à la musique, et surtout au chant, dans nos écoles et dans nos familles.

Je ne parle pas, bien entendu, des maisons d'éducation supérieure, où l'enseignement musical a fait des progrès sérieux.

Mais pour ce qui est des autres écoles et des familles, il y a malheureusement beaucoup à désirer sous ce rapport, et c'est un fait regrettable. La musique est un grand pouvoir moralisateur, et le chant, qui en est l'expression la plus simple et la plus émouvante, devrait être partout l'objet d'une culture spéciale.

C'est avec le chant qu'ont été calmées les premières douleurs de l'homme à son berceau, qu'ont été apaisés ses premiers cris. C'est encore à l'aide du chant que la mère, en berçant son enfant sur ses genoux, a jeté dans son cœur les premières semences des vérités religieuses et morales. Quel est le vieillard, arrivé à la limite extrême de la vie, qui ne se rappelle encore vivement les premières mélodies populaires qui ont frappé son oreille par la voix de sa mère ? Car le chant grave profondément dans l'esprit les idées auxquelles il sert de véhicule ; il agit fortement sur les âmes. Il donne aux paroles une sorte de couleur qui les fait ressortir davantage et produit une impression plus sensible et plus durable.

C'est par son heureuse influence que les mauvaises passions se calment et que les cœurs se rapprochent. Reportez-vous aux jours de votre enfance et rappelez-vous combien de querelles se sont terminées par le chant d'une ronde, combien de rancunes ont été dissipées par un couplet de chanson. Le chant nous rend meilleurs et nous aide à supporter nos défauts mutuels. C'est un lien dans la famille.

Il éloigne aussi la fatigue et donne du cœur à l'ouvrage. Ecoutez nos *voyageurs* canadiens obligés de manier la pagaie pendant de longues heures, sur les rivières d'en haut ; ils accompagnent leur rude travail d'une chanson qui leur fait oublier la lassitude et soutient réellement leurs forces. Prêtez l'oreille au chant des matelots qui virent au cabestan, et voyez si chaque note de cette mélodie plaintive et ferme à la fois ne semble pas donner je ne sais quel nerf aux travailleurs.

Quand la fanfare guerrière sonne la charge, non seulement les hommes, mais les chevaux mêmes frémissent d'ardeur et s'élancent en avant. Pendant une marche prolongée, les cuivres ou un chœur de voix règlent le pas et font disparaître en partie les fatigues et les longueurs de la route.

C'est là une expérience de tous les jours.

Du reste, il ne peut y avoir qu'un sentiment à ce sujet. Tout le monde, j'en suis convaincu, admet, en principe, l'utilité, l'importance de la musique, de la musique vocale surtout. Seulement, de là à la pratique, il semble y avoir un abîme infranchissable. Cependant, comme en toutes choses, il n'y a pourtant ici que le premier pas qui coûte ; et si nous nous mettions une fois à cultiver sérieusement le chant dans nos écoles et dans nos familles, nous verrions bientôt nos campagnes devenir ce que sont les provinces d'Allemagne, des asiles toujours ouverts aux œuvres des grands maîtres ; chaque maison, chaque chaumière pourrait connaître et goûter quelques unes de ces mélodies suaves qu'on n'entend jamais sans éprouver un attendrissement qui adoucit le caractère et rend l'âme meilleure.

C'est aux pères et aux mères de donner eux-mêmes l'exemple en se mettant courageusement à l'œuvre : les enfants les imiteront volontiers et garderont cette bonne habitude qui deviendra pour eux une seconde nature.

Mais, quoi qu'ils fassent, cependant, les parents en peuvent pas, seuls, accomplir cette tâche, et c'est ici que commence le rôle, et, par conséquent, la responsabilité de l'instituteur.

Chacun a pu remarquer les résultats merveilleux que l'on a obtenus dans les salles d'asile. On fait apprendre et dire une foule de choses intéressantes, on fait exécuter toutes sortes de travaux délicats à de tout petits enfants, et par quel moyen ? seulement avec le chant.

Le chant est par lui-même une force extraordinaire, un auxiliaire puissant que nos instituteurs auraient tort de négliger : et ce qui se fait dans les salles d'asile non seulement pourrait, mais devrait se faire dans nos écoles primaires, et même dans nos écoles supérieures. Que les instituteurs consacrent, chaque jour à ces exercices, une demi-heure, ou mieux une heure, et ils s'apercevront que ce temps n'a pas été perdu.

Il faut, cependant, que la chose soit faite avec intelligence. Ainsi, on ne doit pas se contenter de faire chanter le premier air venu, avec des paroles insignifiantes ; ce serait parfaitement inutile, et quelquefois nuisible. Il faut choisir des airs faciles, et agréables à entendre, avec des paroles bien faites, et non pas de ces vers chevillés que l'on trouve dans la plupart des romances et dans un très grand nombre de cantiques. On fait d'abord chanter à l'unisson ; puis, à mesure que les voix s'affermissent et que l'oreille s'habitue aux intonations, on peut diviser les élèves et faire chanter à deux, trois, ou quatre voix. Une chose à laquelle on doit veiller, c'est de ne pas prendre

un ton trop haut. La musique écrite pour les enfants^S et les jeunes gens ne devrait jamais dépasser le *fa* naturel de la cinquième ligne dans la clef de *sol*. Autrement, on brise les voix, et, au lieu d'avoir du chant, on a tout simplement des cris. Quant aux paroles, un instituteur intelligent saura toujours en adapter de convenables, et, au besoin, en composer de son propre crû. Les sujets ne manquent pas : les vérités de la religion, les principes de morale, les faits historiques les plus marquants, la géographie, etc. Tel est le vaste champ qui s'offre à son travail.

Ici encore, il serait bon de suivre l'exemple des salles d'asile qui, sous ce rapport, sont arrivées à des résultats très-satisfaisants.

Il va sans dire que le maître doit en même temps donner des leçons de solfège. Mais, tous les instituteurs ne savent pas le solfège : voilà l'objection. Ils devraient le savoir : voilà la réponse. Je comprends cependant, que, pour les anciens instituteurs, on doive user d'indulgence ; mais quand aux nouveaux, on ne saurait être trop ferme sur ce point, et le chant devrait être un des sujets d'examen devant les commissions chargées d'octroyer le brevet de capacité. Nous avons aujourd'hui quatre écoles normales dans lesquelles la classe de solfège est obligatoire depuis longtemps. Chaque année, le nombre des instituteurs et des institutrices sachant le solfège augmente et se répand dans nos campagnes. C'est à eux de donner l'exemple, et d'affirmer encore par là leur supériorité. C'est à eux, par leurs succès dans ce sens, de forcer les autres instituteurs à adopter la même méthode, afin de ne pas rester sur un pied d'infériorité.

Le jour où le chant sera enseigné d'une manière intelligente dans nos écoles, il y aura un grand pas de fait. Les jeunes élèves, sans efforts, instinctivement, pour ainsi dire, répéteront chez eux les leçons apprises à l'école ; car un morceau de chant est une leçon agréable à répéter. Il s'agit donc de bien commencer ; la musique, une fois connue, offre assez d'attraits en elle-même pour qu'on ne songe pas à l'oublier, mais qu'on tienne, au contraire, à perpétuer ses traditions. Avec ce goût et ces habitudes, l'habitant de nos campagnes acquerrait le sentiment du grand et du beau, et, par suite, l'amour de son état ; car, le cultivateur qui comprend la beauté de la nature et les grandes scènes qu'il a constamment sous les yeux ne peut pas faire autrement que d'affectionner un état qui lui procure tous les jours ces nobles jouissances. Or, la musique, et le chant surtout, excellent à peindre la grande nature et ses beautés si variées, à donner à l'âme une vision plus juste et plus haute du spectacle qui s'offre aux regards.

Le chant nous rapproche aussi de Dieu, et, par là

même, surtout, fortifie le sentiment du devoir. Ce n'est pas sans raison que l'Église a voulu relever par le chant la pompe de ses cérémonies, et que, dans les livres sacrés, on parle si souvent des cantiques éternels que sont entendre les chœurs célestes devant le trône du Très-Haut. C'est l'expression du bonheur et du contentement que donne la conscience tranquille. C'est la grande voix de toute la nature créée qui chante dans l'universelle harmonie pour célébrer la gloire de son créateur, pour lui offrir sa reconnaissance, ou pour lui confier ses peines. Car le chant a des modulations pour tous les sentiments, des vibrations qui répondent à toutes nos impressions ; et, s'il peut exprimer la joie et le bonheur, il sait apporter également à la douleur un baume rafraîchissant.

En voilà assez pour montrer que l'introduction du chant dans nos écoles est une chose plus importante qu'on ne le pense généralement, et qu'il est temps que nous nous mettions à l'œuvre pour produire un résultat si désirable à tous les points de vue.

NAPOLEON LEGENDRE

L'ART MUSICAL AU CANADA

L'art musical au Canada, chez un peuple aussi intelligent que les Canadiens, doués de toutes les facultés que la mère-patrie leur a léguées, l'art musical est une question très importante. Il est vrai que le Canada a dû combattre pour conserver sa langue, ses mœurs et sa religion — l'histoire est là pour le prouver et la lutte commencée par nos ancêtres est loin d'être terminée, grâce à la sympathie de beaucoup des nôtres qui mettent un certain empressement à subir les exigences du conquérant, et à l'apathie coupable d'une autre partie de notre population qui, soit par négligence, soit par ignorance, ne s'occupe nullement de l'avenir artistique de notre cher pays.

La preuve qu'il existe un vrai talent pour l'art musical parmi nous date de loin ; seulement, comme tout ce qui est talent et génie dans l'univers entier exige une instruction et un travail sérieux, la découverte d'*artistes canadiens* ne date que de quelques années.

Il est beau de constater que tous ceux qui ont eu l'avantage de recevoir une éducation sérieuse, et ont persévéré, ont acquis la récompense et l'honneur. D'autres pays les réclament, mais il rejaillit un rayon de gloire sur le Canada, la mère-patrie de ces artistes.

Combien de temps cet état de choses durera-t-il ? Ceci est une question que les Canadiens-Français seuls peuvent résoudre. Quand on voit un pays comme les États-Unis, dépassant à peine cent ans d'existence, produire des artistes et des compositeurs

reconnus aujourd'hui et acclamés par les deux hémisphères — ce peuple si prosaïque, si absorbé par les finances, au dire de bien des gens — on se demande comment il se fait que ce même peuple nous devance en fait d'arts et de sciences? La raison est tout simplement qu'il étudie, et se donne au genre d'étude qu'il a adopté, soit dans le commerce, soit dans les sciences.

De tous les arts, les sciences, et même les métiers, le professorat a le rôle le plus grand et le plus noble à remplir, et le professeur qui forme des artistes est un bienfaiteur et mérite la gratitude de son pays. Quel est le secret de tout pays qui produit des grands hommes?

L'excellence des écoles et l'érudition des professeurs.

Pendant mon séjour au Canada, j'étais souvent étonné d'entendre des gens qui me disaient, de la manière la plus convaincue, que un tel était un grand professeur. Il ne pouvait pas jouer une seule note, mais il n'avait pas étudié pour devenir virtuose! Oh! non; il avait appris à enseigner.

Que diriez-vous du peintre qui ne pourrait pas se servir d'un pinceau, même pour faire une ligne droite? Est-ce que par hasard lui aussi se serait mis dans la tête de se dispenser de ce précieux accessoire et de se contenter *d'apprendre à enseigner*.

Un cordonnier ne pourrait pas accomplir ce tour de force avec son apprenti.

Tant que le professorat musical sera traité de la sorte, l'art sera naturellement condamné à l'état d'embryon.

Il est assez facile pour un professeur de faire un bon amateur d'un élève de talent, car la précocité de l'élève lui permet de dépasser son maître en peu de temps; mais, malheureusement pour l'élève, il ne peut continuer à diriger ses propres études et grâce à l'ignorance du professeur, son avenir est sacrifié.

Je pourrais citer plusieurs cas où des artistes de valeur existeraient aujourd'hui, s'ils avaient été sous la direction d'un maître.

Combien d'élèves au Canada étudient la partie théorique de notre art: L'harmonie, le contrepoint, la forme et la phraséologie musicale, mettant de côté même l'instrumentation, la composition, l'histoire, l'acoustique, etc., etc.? J'irai plus loin...

Combien de professeurs pourraient subir un examen, même dans une seule de ces branches? Il ne suffit pas d'aller en Europe pendant un an ou deux pour acquérir une idée au vol d'un art qui exige une vie de travail, et revenir grand, tout simplement parce qu'on a traversé l'océan.

L'art musical demande souvent un travail plus ardu de la part du maître que de la part de l'élève, et celui

qui se contente de ce travail superficiel, et s'en sert pour en faire une profession, n'est pas digne du nom de musicien, et il rend un bien mauvais service à son pays.

Je ne nie pas qu'il y ait des professeurs consciencieux au Canada, mais pourquoi alors ne forment-ils pas d'artistes?

Quelqu'un est à blâmer. Qui est-ce?

Mon expérience à Montréal et à Québec m'a démontré qu'on pouvait faire des artistes, et quand, en 1879, j'ai demandé assistance au gouvernement local pour arriver à ce but, quels ont été ceux qui m'ont fait le plus d'opposition?

Les musiciens, si je puis qualifier ces messieurs de ce titre.

Nous n'arriverons jamais à aucun résultat tant que ces soi-disant musiciens auront de l'influence.

Espérons que la prochaine génération nous dotera de musiciens plus éclairés et ayant des idées plus larges, afin d'encourager l'amour du travail, et, par leurs connaissances, améliorer notre bel art musical au Canada.

CALIXA LAVALLEE

Boston, le 25 Mars 1890.

LES CONCERTS D'AVRIL

La société Philharmonique donne trois concerts consécutifs au Windsor Hall, les 16, 17 et 18 avril, et les préparatifs de cette fête musicale sont plus grandioses que dans aucune autre occasion.

Au premier concert on donnera *Elie*, de Mendelssohn, avec Mme Ida Bond Young, Mme Thomas Ramsay, Mlle Ada Moylan, Mlle E. V. Grier, M. Chas. Knorr, M. N. J. Power, le Dr Carl Marten, et M. A. K. Fisk.

Au deuxième concert on donnera l'œuvre magistrale de Berlioz: *La Damnation de Faust*, exécutée pour la première fois en ce pays. Solistes: Mlle Charlotte Walker, Mme Thos. Ramsay, M. Charles Knorr, M. Chs. Prehn et M. A. K. Fisk.

Enfin, au troisième concert on donnera l'œuvre de M. C. A. E. Harris, organiste de l'Eglise St James the Apostle: *Daniel before the King*, ainsi que le *Stabat Mater* de Rossini. Solistes: Mme Ida Bond Young, Mlle Ada Moylan, M. Charles Knorr et le Dr Carl Marten.

Tout fait présager un succès colossal, et nous ne pouvons que louer l'esprit d'entreprise de la Société Philharmonique, qui n'a pas craint de dépenser \$3,000 pour engager des solistes et des instrumentistes de l'étranger, afin de pouvoir donner ces diverses œuvres d'une manière irréprochable.

Le 21 avril nous aurons le plaisir d'assister au concert de début de la Société Philharmonique Canadienne, qui donnera le *Stabat Mater* de Rossini. Les noms des solistes ne sont pas encore connus des profanes, mais seront probablement publiés prochainement.

L E

Canada Artistique

1657 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

Boite 324, B. P.

COLLABORATEURS

Louis Fréchette, Benjamin Sulte, Alphonse Lusignan, Madame Raoul Dandurand, Napoléon Legendre, N. Faucher de Saint-Maurice, Gabriel Marchand, Calixa Lavallée, Dr. Tancrède Trudel, Ernest Lavigne, M. Vidal. Secrétaire de la rédaction, A. Filiatreault.

Nos abonnés qui changent de résidence au mois de mai sont priés de nous en donner avis, afin de ne pas éprouver de retard dans l'envoi du journal.

ALBANI A MONTRÉAL

Madame Albani sera à Montréal dans les commencements du mois de mai. C'est une bonne fortune pour les amateurs de musique. Lorsque Madame Albani nous a rendu visite, elle ne s'est fait entendre qu'en concert. Désireuse de donner à ses compatriotes l'occasion de pouvoir l'apprécier dans toute l'étendue de son merveilleux talent, elle vient pour la troisième fois à Montréal, accompagnée de Del Puente, Ravelli, Novara, et Delle Attalia Claire, un orchestre et un chœur, en tout 80. Les opéras choisis sont : *Lucia*, qui sera donné lundi, 5 mai, et *La Traviata*, mercredi le 7 mai.

Dans notre livraison de mai nous donnerons le portrait (hors texte) de Madame Albani, ce portrait sera exposé sous peu dans les vitrines des marchands de musique.

Le portrait de M. Calixa Lavallée, que nous publions aujourd'hui, est fait par un procédé spécial. Tout le monde peut se convaincre de l'excellence de ce procédé par un simple examen. Nous sommes en mesure de fournir des gravures du même genre à des conditions très avantageuses. Avis aux intéressés, qui n'ont qu'à s'adresser à l'éditeur du CANADA ARTISTIQUE.

Nos remerciements à M. Edmond Hardy pour l'envoi d'une jolie valse, intitulée *Les Volontaires*, et dédiée au Lieutenant-Colonel Fred. C. Henshaw, des carabiniers Victoria. Cette publication a été faite en Belgique, et contient un portrait magnifique de M. Henshaw. Prix 60 cents. Le CANADA ARTISTIQUE fait parvenir sur réception du prix.

POUR LES DAMES

L'ART A LA MAISON

IV

S'il est un endroit de la maison où il faille déployer le plus de goût, c'est-à-dire où l'art doit tenir une plus large place, c'est sans contredit au salon.

Eh bien, avouons-le tout de suite, à très peu d'exceptions près, c'est là où nos compatriotes commettent le plus d'hérésies contre les lois générales de l'esthétique, autant dire contre le sens commun.

Je me hâte de le reconnaître pourtant, il est des modes et des usages purement arbitraires, auxquels on peut se soustraire sans pécher contre l'art.

Ainsi la coutume européenne veut qu'on ne mette aucuns portraits de famille dans le salon.

Or, la plupart de nos compatriotes n'observent pas cette coutume. Les portraits du maître et de la maîtresse de la maison s'exhibent souvent parmi les principaux ornements de cette pièce.

C'est manquer à la fantaisie, au caprice de la règle ; c'est un peu bourgeois si l'on veut ; mais, au fond, il n'est rien là-dedans qui offense ni l'art ni les convenances.

Car, après tout, puisque les portraits de famille ont leur place dans la salle à manger, il n'est point de raisons sérieuses que je sache pour les exclure du salon.

Cependant, si l'on désire se conformer aux usages traditionnels des grandes maisons, on mettra les tableaux de famille dans la salle à manger, dans une galerie spéciale, dans un boudoir, ou toute autre pièce destinée aux réunions intimes.

Je ne puis résister à l'envie d'ouvrir ici une parenthèse pour dire combien il est agaçant de se trouver nez à nez avec le portrait du monsieur de céans dans tous les couloirs, dans toutes les salles, et dans tous les recoins de chaque salle.

Cela indique non seulement une totale absence de distinction, mais encore un degré de vanité puérile qui fait hausser les épaules à tout le monde.

Il est de ces gens, — vous ne m'en voudrez pas, Mesdames, si je daube un peu le sexe à qui nous devons les correcteurs d'épreuves et les cochers de place, les *charretiers de la stand*, comme disent les Canayens, lesquels parlent, on le sait, beaucoup mieux le français que les Français de France, — il est de ces gens, dis-je, qui ne peuvent supporter l'existence sans aller se faire photographier quatre ou cinq fois par mois.

Leur binette bonde les albums.

Ils sont pris de face, des trois-quarts, de profil, en toilette de campagne, en paletot de fourrure, nu-tête, coiffés, debout, assis, à cheval, en voiture, à pied... j'allais dire la tête en bas.

LA LEÇON D'AMOUR

Chantée par D^{lle} EUGÉNIE TESSIER

D'après une fable de LA FONTAINE
par ANDRÉ MONSELET

Musique de
AUG. DURAND

CHANT

Moderato *p*

PIANO

Moderato *p*

1^{er} COUPLET Un jour certain galant di - sait A

quelque fil - let - te char - man - te, Je con - nais un mal qui nous plait En

rit. *mf a tempo*

même temps qu'il nous tour - men - te: C'est l'a - mour! c'est l'a - mour! C'est l'a - mour! c'est l'a -

a tempo

rit. *mf*

p

-mour! Il est un garçon du vil - la - ge Dont le nom seul vous fait rou -

p

rit.

-gir, On tremble rien qu'à son i - ma - ge, On pa - lit à son sou - ve -

rit.

mf a tempo

- nir... C'est l'a - mour! c'est l'a - mour! C'est l'a - mour! c'est l'a - mour!

a tempo

mf

p

2^e COUPLET Qui vous fait toujours dé - si - rer Sans

p

trop sa - voir ce qu'on dé - si - re, Au même instant rire et pleu - rer Sans

rit. *mf a tempo*

raison de pleurer ou ri - re... C'est l'a - mour! c'est l'a - mour! C'est l'a - mour! c'est l'a -

a tempo

rit. *mf*

p

-mour! Qui vous fait toujours souhai - ter De savoir ce qu'on craint d'ap -

p

rit.

-pren - dre Par - tout et toujours é - cou - ter..... Ce que l'on redou - te d'en -

rit.

mf a tempo

-ten - dre, C'est l'a - mour! c'est l'a - mour! C'est l'a - mour! c'est l'a - mour!

a tempo

mf

p

3^e COUPLET Fort bien, j'ai compris à l'in - stant, Re -

p

- part aus - si - tôt la fil - let - te, Et je vous dois un com - pli - ment Pour

rit. cet - te le - çon si bien fai - te *a tempo* Sur l'a - mour! sur l'a - mour! Sur l'a -
a tempo

- mour! sur l'a - mour! Ce mal que vous me prêchez tant N'est.

rit. un peu plus lent *plus vite*
- il pas tout pareil au vô - tre? Et voi - là voilà jus - te - ment Ce que je res - sens pour un
plus vite

presses jusqu'à la fin *ff*
au - tre C'est l'a - mour! c'est l'a - mour! C'est l'a - mour! c'est l'a - mour!

CAPRICE LOUIS XV.

Jules Vasseur.

Moderato.

PIANO.

p

The musical score is written for piano in G major and common time. It consists of five systems of two staves each. The first system begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a common time signature (C). The tempo is marked 'Moderato' and the dynamics are 'piano' (p). The melody in the treble clef features a series of eighth and sixteenth notes, often beamed together, with some slurs. The bass clef accompaniment consists of chords and single notes, providing a harmonic foundation. The second system continues the melodic line with more complex rhythmic patterns and slurs. The third system shows a change in the bass line with more frequent chord changes. The fourth and fifth systems conclude the piece with a final melodic flourish and a sustained bass accompaniment.

First system of musical notation. The treble clef staff contains a melodic line with a long slur over the first two measures. The bass clef staff contains a harmonic accompaniment. A dynamic marking *p* is present in the third measure of the bass staff.

Second system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line with slurs. The bass clef staff continues the harmonic accompaniment.

Third system of musical notation. The treble clef staff features a melodic line with a slur and a wavy line indicating a tremolo effect. The bass clef staff continues the accompaniment. A dynamic marking *Soucre* is present in the third measure of the bass staff.

Fourth system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line with slurs. The bass clef staff continues the harmonic accompaniment.

Fifth system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line with slurs. The bass clef staff continues the harmonic accompaniment.

Sixth system of musical notation. The treble clef staff continues the melodic line with slurs. The bass clef staff continues the harmonic accompaniment.

The first system of music consists of two staves. The treble staff begins with a treble clef, a key signature of one sharp (F#), and a common time signature. It contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, some beamed together, and a long slur covering the final two measures. The bass staff starts with a bass clef and contains a harmonic accompaniment of chords and single notes.

The second system continues the piece. The treble staff features a melodic line with a fermata over a note in the fourth measure. The bass staff provides a steady accompaniment. The key signature and time signature remain consistent with the first system.

The third system shows a change in the bass line, with more complex chords and some rests. The treble staff continues with a melodic line that has a slur over the final two measures. The key signature and time signature are maintained.

The fourth system features a melodic flourish in the treble staff, with a slur over the final two measures. The bass staff continues with its accompaniment. The key signature and time signature are consistent.

The fifth system continues the melodic and harmonic themes. The treble staff has a slur over the final two measures. The bass staff provides a consistent accompaniment. The key signature and time signature are maintained.

The sixth system concludes the piece. It begins with a piano (*p*) dynamic marking. The treble staff has a slur over the final two measures. The bass staff continues with its accompaniment. The key signature and time signature are consistent.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The treble staff contains a melodic line with eighth and sixteenth notes, including a trill-like figure. The bass staff provides a harmonic accompaniment with chords and single notes.

Second system of musical notation, continuing the piece. The treble staff shows a melodic line with various rhythmic values and slurs. The bass staff continues with a steady accompaniment.

Third system of musical notation. The treble staff features a melodic line with a prominent slur. The bass staff accompaniment includes some chords with accidentals.

Fourth system of musical notation. The treble staff has a melodic line with a long slur. The bass staff accompaniment consists of chords and moving lines.

Fifth system of musical notation. The treble staff contains a melodic line with a trill-like figure. The bass staff accompaniment includes chords and single notes.

Sixth system of musical notation, the final system on the page. The treble staff has a melodic line with a trill-like figure. The bass staff accompaniment includes chords and single notes. The system concludes with a double bar line and repeat signs.

On en connaît qui se coupent et se laissent croître la barbe et les moustaches alternativement, pour le plaisir bête d'avoir une image les représentant sous tous les aspects possibles.

Vous en trouverez, Dieu me pardonne, qui se feraient photographe de dos, s'ils croyaient pouvoir se sourire par ce côté-là.

Une toge d'avocat, un uniforme de volontaire, un costume de raquettes, autant de prétextes pour aller prendre une pose chez le photographe.

Rien de plus enfantin.

Si ces messieurs ne peuvent pas vivre heureux sans contempler ainsi sous toutes leurs faces les avantages physiques du genre de leur belle-mère, qu'ils se payent au moins ce petit bonheur dans le mystère de leur intimité; c'est une occasion que je leur indique gratuitement de se montrer ridicules une fois de moins.

Mais revenons à notre sujet.

S'il n'est pas, à la rigueur, défendu par les lois du bon sens de suspendre des portraits de famille dans son salon, il n'en est pas de même des objets religieux, tels que tableaux, gravures, crucifix ou statuettes de saints ou de saintes.

A Dieu ne plaise que j'aie un mot de blâme à l'adresse de nos compatriotes, parce que, en général, ils sont grands amateurs d'objets de piété! Mais l'art veut chaque chose à sa place.

Certains prêtres conseillent à leurs ouailles d'orner leurs salons comme des chapelles.

Je ne suis pas de leur avis.

Le salon est l'endroit le plus profane de la maison. C'est le lieu où l'on cause — pas toujours d'une façon très charitable, hélas! — le lieu où l'on rit, où l'on plaisante, où l'on flirte — malheureusement! — le lieu où l'on joue aux cartes, où l'on danse, ou l'on chante des romances sentimentales, et — encore plus malheureusement — des chansonnettes plus ou moins risquées.

Vous voyez bien que ce n'est pas la place des christes saignants et des madones au cœur percé de dards.

Pour ma part, je ne conçois pas une image du Sacré-Cœur au pied de laquelle se chantent trois fois par semaine: *Encore un baiser, ma maîtresse!* ou les couplets de Mme Boniface et de la mère Angot.

Je ne puis pas trouver cela convenable; je ne puis pas trouver cela respectueux; je ne puis pas trouver cela décent.

Et, au risque de me faire excommunier — une fois de plus n'importe guère — je dirai :

Point de choses saintes au salon! les objets de piété dans les oratoires et les chambres à coucher.

Là, Mesdames, un beau christ à la tête de votre lit!

Rien de plus beau, de plus éloquent, que ce symbole de la Rédemption planant, pour ainsi dire, les bras ouverts sur votre sommeil — image de la mort!

Chaque chose à sa place!

Il est bien entendu, n'est-ce pas, qu'il ne s'agit point ici des véritables et hautes œuvres d'art.

Si vous avez une vierge de Raphaël, ou un crucifix de Benvenuto Cellini, vous pouvez les exposer dans votre salon sans commettre d'irrévérence: ils seront là, non pas comme images édifiantes, mais purement et simplement comme chefs-d'œuvre à admirer.

De bonnes copies même n'y sont pas déplacées, pourvu que l'original soit célèbre.

Puisque nous en sommes sur l'ornementation murale de vos maisons, j'ai, Mesdames, une objurgation à vous faire.

Oui, je vous en prie, au nom du bon goût, au nom de votre intelligence, au nom de notre fierté nationale, si vous voulez, ne laissez donc plus s'étaler dans vos salons, sous prétexte de les orner, ces abominables peintures à quatre sous dont les colporteurs américains ont inondé le pays!

Si vous *ne connaissez pas cela*, comme plusieurs l'avouent naïvement, laissez-vous le dire par ceux qui savent; et décrochez-moi ces horreurs tout de suite.

On met cela dans la nursery pour amuser les enfants.

Il vaut mieux laisser vos murs entièrement nus.

On dira alors: "Voilà un salon qui n'est pas encore terminé."

On ne dira pas: "Quelle ignorance! quel manque de goût!"

Je connais des personnes qui croient avoir tout dit quand elles ont dit: "C'est de la peinture à l'huile."

Mais le badigeon qui recouvre la tôle de votre toit, c'est de la peinture à l'huile aussi!

Pensez-vous qu'un billet fait et signé par Fanfan la Tulipe puisse avoir rien de commun avec un chèque de Rothschild ou de Vanderbilt?

Il y a peinture à l'huile et peinture à l'huile, comme il y a signature et signature. Fagot et fagot, comme dit Molière.

Savez-vous comment ces faiseurs américains fabriquent les chefs-d'œuvre qu'ils viennent nous vendre de un à trois, quelquefois jusqu'à cinq dollars, et même plus, quand ils trouvent une bonne âme à exploiter?

Voici: Une vingtaine de rapins sont là, le pinceau à la main, circulairement rangés le long d'une toile sans fin qui roule sur elle-même.

Cette toile est divisée en petits carrés longs.

Les rapins ne bougent pas, mais à mesure qu'un des carrés passe devant eux, ils peignent.

L'un fait toujours des ciels, un autre toujours de l'eau, un autre toujours des rochers, un autre toujours des bouquets de verdure, un autre toujours des troncs secs, avec une petite voile dans le lointain.

Et ainsi de suite, chacun suivant son talent, à mesure que la toile défile devant lui.

Au bout d'une demi-heure, on décroche celle-ci, on coupe, on encadre à la machine, et ça y est !

Le prix de revient, toile et cadre, est d'à peu près trente à quarante sous.

Et voilà les tableaux que nos compatriotes achètent en croyant tomber sur une occasion unique, et conclure une affaire d'or.

Il serait grandement temps que ces farceurs de Chicago et de New-York cessassent de nous prendre pour les gobe-mouches du continent, et dirigeassent un peu leurs opérations vers les Métis du Nord-Ouest.

Règle absolue, quand une peinture n'a pas certains mérites réels, c'est de la toile gaspillée ; elle n'est bonne qu'à jeter au feu, ou, comme je l'ai dit plus haut, qu'à amuser les enfants.

Ainsi, Mesdames, n'est-ce pas, guerre à mort aux croûtes ! Une croisade en règle, la guerre sainte de l'art et du bon goût, contre ces produits hybrides du yankeisme à la douzaine !

Quand on n'a pas les moyens d'orner sa maison de tableaux, de pastels ou d'aquarelles ayant du mérite artistique — ce qui est toujours très dispendieux, à moins de chances extraordinaires — on y supplée par des gravures.

Des gravures de tableaux célèbres, par exemple. Du reste on ne grave guère que ceux-la.

Il en est qui sont magnifiques et très peu coûteuses.

C'est joli, intéressant et distingué. Et, tout naturellement, cela indique chez les propriétaires les goûts intelligents et relevés.

Une petite ambition bien légitime, et dont la réalisation flatte autant les visiteurs que les visités.

Assez pour aujourd'hui ; j'aurai à revenir sur le sujet.

LOUIS FRÉCHETTE.

UNE IDÉE DE GENIE

"Allez et multipliez !"

Il peut arriver comme cela, par hasard, que les gouvernements en aient, à de lointains intervalles. Aussi bien, ne sont-ils pas payés pour avoir des idées de génie ? Le suffrage populaire ne leur demande pas cela. Qu'ils mènent tant bien que mal, le char de l'Etat, voilà tout ce qu'on exige d'eux.

En effet Baptiste — cette fraction de souverain, —

quand une fois il a investi son député de la part de puissance qui lui revient, se désintéresse complètement de la conduite des affaires, et dort sur ses deux oreilles, ayant mis toutes ses confiances en la conscience scrupuleuse de l'élu de son choix. Et comme pardessus tout, sa quiétude lui est chère, le paisible électeur n'aime pas qu'on l'en réveille ; aussi, faut-il un cataclysme pour déranger ce qu'il appelle *son opinion*. Une taxe de deux sous sur le tabac, par exemple, qu'on lui impose ou lui enlève.

Baptiste pourtant, qui a du normand, est aisément fasciné et gagné par le prestige d'un homme en qui il croit découvrir de la finesse rusée.

C'est lui qui crie dans une assemblée publique, à un orateur dénonçant quelque tour pendable, quelque escroquerie politique d'un adversaire :

— Eh bien, vous n'auriez pas été assez fin pour en faire autant !

Nous disions donc que le peuple ne s'attend pas, de la part de ses gouvernants, à des merveilles.

Dans une classe plus clairvoyante on est même arrivé à se contenter — *O tempora, O mores !* — avec un sens pratique qui touche à la parfaite sagesse, d'un ministère considéré "Le moindre mal."

Voilà ce que j'appelle une philosophie éclairée !

Quand, fatigué de vaines recherches dans le domaine de l'idéal, on posera à terre la lanterne de Diogène ; quand on aura fini, dans la candeur de son âme, d'espérer la perfection, ce sera le commencement du bonheur.

Mais je prête là à mes compatriotes des visées bien hautes, une ambition par trop épurée peut-être. Et justement, j'inclinerais plutôt, au fond, à leur reprocher d'avoir, en matière de patriotisme, des vues très étroites, très mesquines et absolument intéressées. Seulement, comme la preuve de cette accusation grave demanderait de longs développements qui ne rentrent pas aujourd'hui dans mon cadre, j'aime mieux revenir à mes moutons, à l'idée transcendante du "moins mauvais des gouvernements."

Notre cher Canada, j'entends la province de Québec, égale en superficie l'étendue même de la France ; et nos cœurs français ont conçu un fol espoir ; notre imagination caresse un beau rêve :

Celui de voir grandir, grandir toujours sur les bords du St-Laurent, cette colonie qu'y fonda Champlain il y a près de trois cents ans ; celui de donner au monde le spectacle d'une autre France florissante et vigoureuse de notre côté de l'Atlantique. Notre orgueil voit, dans l'avenir, le rameau vert transplanté en un sol nouveau, devenu un arbre majestueux, ombrageant de ses bras puissants une partie de ce vaste héritage sur lequel le "soleil ne se couche jamais."

Jusqu'à ce jour, cette grande idée a pu ne sembler à quelques-uns qu'une glorieuse utopie ; mais depuis que " l'apôtre de la colonisation," le vénéré et populaire " curé Labelle " emploie avec tant de zèle son énergie et son influence à diriger vers notre province l'émigration française ; depuis que surtout — j'arrive à la fameuse inspiration — le gouvernement Mercier a mis gratuitement à la disposition des familles canadiennes, les plus méritantes, celles qui n'offrent pas moins de douze serviteurs à la patrie, les richesses incultes du sol, nous pouvons augurer, sans trop de présomption, un brillant avenir pour la Nouvelle-France.

La population de nos campagnes, où le sentiment chrétien, le saint respect de la famille sont encore si profondément enracinés, avait-elle besoin de cet encouragement ? Je ne le pense pas, mais la nouvelle loi n'en aura pas moins, à d'autres points de vue, d'excellents résultats.

Elle ouvre, dans l'immense domaine des terres indéfrichées, un vaste champ d'action à des milliers de bras musculeux qui ne demandent qu'à travailler, qu'à arracher à la terre ses trésors.

Elle décentralise ainsi, pour en tirer tout le profit possible, des forces vives qui, faute d'occasions, restaient à l'état latent, dans une déplorable inertie.

Elle décuple de toutes façons, par l'exploitation de ces forces et le rendement inopiné des terres nouvelles, les ressources et l'accroissement de notre nation.

Elle aura vraisemblablement aussi, entr'autres importants avantages, celui de donner une puissante impulsion à l'agriculture, la saine, la respectable, l'unique source de la prospérité d'un pays.

Dieu veuille qu'elle réussisse du même coup à arrêter le courant d'émigration vers la république voisine.

Ce dernier résultat, fut-il le seul obtenu, que cette paternelle législation serait encore proclamée par les économistes un tour de force, un haut fait politique.

Mais, si l'on veut bien prendre la peine de le remarquer, la réalisation de toutes ces grandes choses dépend entièrement de la femme canadienne.

Ce qu'on lui demande c'est de se résigner à mener une vie de labeur et de sacrifices, à élever sa douzaine de petits canadiens, pour voir ensuite ses fils, sitôt qu'elle en aura fait des hommes, la quitter, s'enfoncer dans la forêt vierge, y prendre possession des *cent acres* qui sont sa récompense à elle, la vaillante créature, mais dont ses cheveux blancs ne verront point le plein rapport, dont elle ne bénéficiera jamais.

Elle peut être fière de sa noble mission, car le Canada devra son indépendance, le jour où les légions de ses futurs enfants la lui auront conquise, à la *mère-patriote*.

Et alors, comme aujourd'hui, l'hymne national sera :
" Vive la canadienne ! "

MDE DANDURAND.

FANTAISIE

LE NOM DE MOIS

Il y avait une fois un petit garçon qui demandait à son père la signification du mot novembre ; il reçut cette réponse :

— C'est emprunté à la langue latine ; cela veut dire neuvième mois de l'année.

Mais l'enfant se mit à rire et dit :

— Je sais compter ; c'est le onzième mois.

Le père se trouva un instant interloqué, puis il expliqua que, dans l'ancien temps, l'année commençait avec le mois de mars.

Autre question le lendemain :

— Papa, que veulent dire les mots février, mai, août ?

Cette fois, on eut recours au grand dictionnaire, la boîte à surprise par excellence.

Février est la corruption d'un terme qui, chez les très anciens Romains, désignait une série de fêtes, appelées expiation, purification, que sais-je ! Les *februaries* étaient surtout marquées par des sacrifices pour apaiser les dieux infernaux et les rendre propices aux morts. *Februare* veut dire purifier. Les lettres *b* et *v* sont souvent prises l'une pour l'autre dans notre langue, de sorte que " février " est sorti de *februarius*, et nous sommes très contents de posséder cette expression qui n'a pas de sens pour nous. Le dieu de Numa Pompilius doivent nous trouver drôles sous cette appellation mortuaire !

Mai vient de *maius*, qui provient de Maia, la mère de Mercure ; d'autres disent que ce mois était consacré aux vieillards (*majores*), comme le mois de juin était attribué au jeunes gens (*juniores*). Nous sommes bien heureux d'apprendre tout cela !

Août, c'est tout simplement Auguste mal prononcé et encore plus mal écrit. Le mois d'Auguste, empereur romain, un monarque que l'on a retiré de la circulation depuis près de dix-neuf cents ans. Je voudrais le ressusciter un instant pour lui entendre prononcer son nom à notre mode : a-ou, a-ou, a-ou. Singulière machine que le calendrier !

Le même petit garçon disait aussi :

— Papa, comment expliquez-vous le mois de janvier ?

— Il faut reculer de trois mille ans pour répondre à ceci. Le défunt Janus avait laissé une grande réputation en Italie, et passait pour avoir été le fils d'Apollon, lorsque Romulus lui éleva un temple dans lequel sa statue montrait deux visages, regardant en arrière et en avant. De *Januarius* nous avons fait *January* et Janvier, ce qui n'est pas malin, et ce qui manque d'actualité dans notre milieu.

Le dieu Mars, un guerrier, a aussi son mois. Durant des siècles on s'est demandé pourquoi. Est-ce à cause des équinoxes du printemps? Nul ne pouvait nous renseigner. En mars 1885, nos volontaires sont partis pour combattre Riel, et c'est alors seulement que la chose s'est expliquée. Ce hasard était attendu depuis le débarquement du pieux Enée à Carthage, ou ailleurs, car les auteurs ne s'accordent pas sur la localité où il a planté sa tente.

— Et Juillet, papa, est-ce Roméo et Juliette?

— Hélas! dit le père, c'est Jules César, comme qui dirait Napoléon. Il faut que nous soyions rudement arriérés pour en être encore à ce bonhomme. Le mois de Jules, mon fils! Que tu dois te trouver heureux d'écrire pendant trente jours le nom de Juillet, qui veut dire Jules parce que César se nommait Julius!

Sans se décourager, l'enfant continua :

— J'ai calculé que le dixième mois tombe en octobre, et pourtant octobre veut dire huitième mois; et décembre, qui signifie dixième, est le douzième. C'est un peu mêlé.

— Tu as raison, mon fils, tout cela est de travers; que veux-tu que j'y fasse! Le monde marche à béquilles.

Très surpris, l'enfant s'aperçut qu'il embarrassait son père, et il se crut savant ou en train de l'être.

— Septembre ne veut-il pas dire septième mois?

— Assurément. Tu sais, néanmoins, que c'est le neuvième. Eh bien, es-tu satisfait à présent?

Le père n'avait jamais fait ces observations. Elles le surprenaient et il en souriait en tournant les pages du dictionnaire.

— Alors, reprit l'enfant terrible, nous radotons douze fois par année en prononçant le nom des mois?

— Onze fois seulement, car avril vient d'*aprilis* "qui ouvre," parce que, en cette saison, la terre s'ouvre pour recevoir les semences. Voilà où nous en sommes, après trois, quatre ou cinq mille ans de travail et de dépense d'esprit: nous avons réussi à nommer avec apropos l'un des mois du calendrier! Si jamais nous arrivons à les baptiser tous correctement, il faudra user bien des siècles — et à ce compte la fin du monde est loin.

BENJAMIN SULTE.

Nous accusons réception des deux derniers romans publiés par la maison John Lovell & Son: *A girl of the people*, une étude de mœurs, dûe à la plume de M. J. T. Meade, et *Was ever woman in this humor wooed?* de l'auteur populaire Charles Gibbon. La série canadienne de ces ouvrages est rendue aujourd'hui au 27e numéro.

SOUVENIR DE VOYAGE

Saluons la tombe fermée de Mr. de Mofras, ancien ministre plénipotentiaire et auteur de plusieurs travaux scientifiques qui ont été couronnés par l'Institut de France.

M. de Mofras appartenait à cette école française qui s'est dévouée au Canada, et qui compte parmi ses plus ardents prosélytes MM. de Bonnechose, Rameau, Albert Lefavre, René Dubail, Henri de la Motte Jules Claretie, Xavier Marmier, Jules Simon, Léon de la Brière, Magny, Pierre Margry, Gabriel Gravier, le docteur Vincent, l'amiral de la Gravière, l'amiral Thomasset, George Demanche et bien d'autres noms qui restent gravés au fond de nos cœurs canadiens-français.

C'est M. de Mofras qui, malgré ses 76 ans, monta tout gaillard les escaliers de mon hôtel à Paris, et m'apporta joyeux cette partie d'article que mon ami Farnham — quaker et américain — venait de publier dans le *Harper's Magazine*. Il y parlait de la vie domestique du peuple Canadien-français. Elle l'avait charmé par sa simplicité, son contentement, sa courtoisie. Cette étude remarquable faisait en ce moment le tour de la presse anglaise.

— Cela, disait Farnham, forme un agréable contraste avec la vie entreprenante et pratique de notre république inachevée. Cette différence entre nous est dûe en grande partie à nos progrès respectifs. Le *Pilgrim* était un homme qui, en laissant l'Europe, laissait derrière lui tout le bagage de cette civilisation et qui débarquait en Amérique en travailleur libre pour fonder une nation qui se suffisait à elle-même: une nation libre et avide de richesses. Le pèlerin puritain a fondé une Nouvelle-Angleterre. Le colon français a laissé, en somme, l'Europe pour étendre la domination de Rome et de la France: il est débarqué ici, apportant avec lui les idées de l'Eglise catholique, pour fonder une colonie modelée sur la civilisation la plus compliquée, la plus polie de l'ancien monde, et destinée à être pendant longtemps dépendante de la mère-patrie. Il a réussi à fonder une Nouvelle-France, dans laquelle il n'y avait rien de nouveau. Les idées catholiques l'ont tellement suivi qu'il a toujours continué sa voie malgré qu'il fût en vue et à portée d'oreille du bruit formidable de notre marche hardie.

Il a conservé ses anciennes traditions, avec une fidélité tellement surprenante qu'aujourd'hui même la vieille France se retrouve sur les rives du Saint-Laurent, et la Nouvelle-France sur les bords de la Seine. Notre civilisation est à son origine dans une nouvelle naissance, et elle n'a pas encore dépassé la vigueur et

l'ardeur de la jeunesse. La vie canadienne a commencé par l'immigration d'une société complète, et elle a conservé le charme, de son ancienne existence.

Après la cession de 1760 la société française était en désarroi. — Le patriotisme, le zèle, l'influence conservatrice de l'Église catholique ont tenu les canadiens-français. Ils en ont fait un peuple uni et exclusif jusqu'à ce jour. Le seul changement qui se soit opéré dans la société est la disparition de la noblesse et la suppression de la tenure seigneuriale.

Dans la paroisse où je suis aujourd'hui, je retrouve les caractères et les mœurs que l'on pouvait étudier il y a deux siècles. Je puis causer avec le seigneur le curé, les hommes de profession, l'*habitant*, le maître du sol. J'entrevois une civilisation qui peut, certes, servir de sujet à un tableau du dix-septième siècle.

Dans la plupart des paroisses que j'ai visitées, — et je n'avais guère le prestige de la richesse — j'ai joui des plaisirs de la causerie et de la société le mieux élevée. Les curés, les notaires, les avocats, les médecins, les marchands, les cultivateurs, leurs femmes, faisaient assaut de bonnes manières, des plaisirs de l'esprit. Une chose m'a frappé. Le maître ici, le canadien-français est au-dessus de son intérieur domestique. Ce n'est pas pour lui qu'on refait les lois somptuaires. De nos jours c'est une grande consolation de voir des gens heureux, comme les canadiens-français, pleins de santé, d'amour, vivre sans luxe et dans la plus grande simplicité.

— C'est ainsi, dis-je à M. de Mofras, que partout où la race canadienne-française passe, elle sait s'imposer par sa fermeté, par ses bonnes mœurs, par son amour du travail et par son respect pour elle-même et pour les autres.

Et, continuant à développer les idées que venait d'éveiller en moi le récit de M. Farnham, j'ajoutai :

— Y a-t-il au monde quelque chose de plus merveilleux que cette race française d'Amérique ?

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

UN SUJET PALPITANT.

Avant de partir pour la guerre, prie une fois ; avant de l'embarquer en mer, prie deux fois ; prie trois fois avant de te marier.

Proverbe russe.

C'est à mes contemporains que je m'adresse, à ceux qui, victimes comme moi de la guigne et des circonstances, sentiraient le goût de tenter un dernier effort pour escalader, sans trop d'avaries, la muraille de Chine qui les sépare du bonheur... conjugal !

La prière est certainement excellente en soi, et produit quelquefois de très-bons résultats ; mais encore ne faut-il pas s'en tenir là.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Et puis, vous savez ? "Ceux qui crient : Seigneur, Seigneur ! n'entreront pas dans le royaume des yeux."

Ensuite, ça n'est pas tout d'arriver au haut du mur, il est important de savoir comment on tombera de l'autre côté. Je dis *savoir*, approximativement, puisque le mariage est une boîte à surprises où l'on trouve tantôt la réalisation d'un rêve amoureusement caressé, tantôt l'amer désenchantement.

Toutefois, comme un bon averti en vaut deux, il n'est pas inutile de se renseigner sur celles qui devront un jour faire notre joie ou notre désolation.

Mon expérience du monde, chacun en a sa petite part, et le contact assez fréquent du féminin, me suggèrent les réflexions suivantes, que je dédie à la "Société protectrice des jeunes gens à marier."

Quand je dis le féminin, je n'entends parler que des jeunes filles, ne voulant pas, on le comprendra, moi célibataire, inclure dans mes observations une autre portion du sexe que je ne connais pas.

Du reste, et je demande, à l'avance, pardon aux dames de la comparaison, je soupçonne que pour nous, garçons, les femmes mariées sont un peu comme les livres à l'index : Il nous est défendu de les feuilletter, encore moins de les étudier, et ce, pour la bonne raison qu'à l'instar de toute lecture captivante, nous serions peut-être exposés à nous y trop attacher.

C'est, du moins, l'opinion des maris, et je la crois basée sur la sagesse.

D'ailleurs, la femme n'est-elle pas toujours la même ?

Je le demande aux expérimentés : ont-ils remarqué chez ce papillon d'un nouveau genre d'autres aspirations, d'autres goûts, d'autres fièvres que ceux observés chez lui à l'état de chrysalide ? Des objets plus palpables et surtout plus réalisables ont pu remplacer les chimères d'autrefois, mais je doute fort que le principe même de ces aspirations, de ces fièvres ait bronché ; c'est-à-dire, le besoin tyrannique, la soif inextinguible de sensations, nourriture obligée pour le cœur féminin, sans quoi il se dessècherait comme une plante délicate privée d'air.

Laissons donc ce terrain prohibé pour revenir à nos brebis, — les jeunes filles.

Leur assigne trois catégories bien spéciales, bien tranchées.

La première, de beaucoup la plus nombreuse, comprend la longue suite de ces fillettes rose pâles, au sourire frais qui, à peine sorties du pensionnat, se hâtent de boire la vie comme les fleurs la rosée. Vous avez vu des plates-bandes de portulacas, ces petites fleurs si variées de couleurs et pourtant si uniformes ? Les avez-vous observées le matin lorsqu'elles ouvrent leurs frères pétales aux premiers rayons du soleil ? et puis, penchées sur leurs tiges, hypnotisées, boire de toutes leurs corolles béantes comme des bouches avides, la lumineuse et grisante chaleur ?

La jeune fille, elle aussi, toute fraîche émoulue du nid maternel, la lèvre entr'ouverte, l'œil ardent aux curiosités, suit un astre familier, — son idéal. Oh, pas malin l'idéal ! ni compliqué, ni encombrant : C'est aujourd'hui, un rossignol portant moustache blonde ; demain ce sera un étourneau avec de petits favoris bruns ; car son cœur de linotte n'a pas de parti pris, il se contente même, au besoin, d'un bec encore vierge de duvet.

Et quelle superbe candeur dans ses aveux aux jeunes hommes tombés inconsciemment dans son sillage parfumé ! Comme elle ouvre bien grande la porte de son petit cœur à qui veut en écouter les secrets !

Ses secrets ! manière de dire ! Les secrets de polichinelle, aussitôt trahis par les yeux que par la bouche.

Elle aime, elle adore tout : Les fleurs, les animaux, ses compagnes, mais surtout les garçons ; et ils le savent, parbleu ! puisqu'elle le leur roucoule dix fois par jour, en rougissant chaque fois.

Telle est ma fillette de la première catégorie.

Les gens sérieux vont la condamner sans merci, en la comparant aux vierges folles qui n'avaient plus d'huile dans leurs lampes.

Moi, qui ne suis pas sérieux, je serai aussi moins sévère et, au risque de scandaliser toutes les vieilles filles du monde, je les proclame délicieuses, ces vierges folles, qui manquent peut-être de luminaires au point de vue évangélique, mais qui savent si bien faire oublier cette petite lacune par un redoublement de grâce étourdissante. D'ailleurs, ces demoiselles sont avant tout de leur siècle, et comprennent que dans notre ère de progrès et... d'électricité, l'huile n'est plus employée à proprement parler que dans la salade.

A première vue, en ne s'arrêtant qu'au côté superficiel, à l'extérieur on pourrait croire qu'il est de l'essence même des jeunes filles entre seize et vingt ans de ressentir et de gazouiller un peu à tort et à travers comme celle que je viens de vous esquisser le portrait.

Rien de tel, cependant.

Autant cette dernière se montre étourdiement expansive et babillarde, livrant aux quatre vents les impressions multiples qui traversent sa tête d'oiseau, autant celle dont je veux vous entretenir maintenant est prudente et fermée.

Elle n'aime ou feint de n'aimer absolument rien ; si d'aventure son œil reflète une sensation plus vive, il se dérobe dès qu'il rencontre le vôtre. Elle vous rappelle ce type étrange qui vous accable, par lettres, de protestations attendries, quitte à vous désespérer à la prochaine rencontre, en accueillant vos épanchements d'un sourire indéfinissable où perce une vague pointe de raillerie.

Mais, alors, cette enfant manque de cœur ?

Je ne le crois pas. C'est plutôt une de ces natures tout en dedans, fleur d'espèce particulière qui pousserait la nuit pour mourir avec le jour. Quand les autres, ses compagnes, demandant la lumière, le mouvement, le bruit, elle cherche un petit coin sombre et solitaire où fleurir.

Y aurait-il calcul ?

Non plus. La dissimulation lui est aussi naturelle qu'aux autres la franchise, et, chose étrange, elle ne semble véritablement à l'aise que quand elle a réussi à donner le change sur ses sentiments.

Petit sphinx de dix-huit ans, je vous pardonne ces doutes et ces froideurs au-dessus de votre âge, parceque j'y soupçonne une âme précocement froissée.

Les cœurs de jeunes filles sont comme ces jeunes pousses de serres-chaudes ; n'en confiez jamais la culture à des mains inhabiles, elles vous les tueraient.

Mon troisième type tient le juste milieu entre les deux autres, et leur empreinte ce qu'ils ont de bon.

Vous retrouverez en elle un peu de l'exhubérance qui déborde dans chaque mouvement de la première, et aussi une teinte de la réserve défiante de la seconde, mais, à doses raisonnables, ce qu'il en faut pour la rendre spirituellement naïve et pondérée avec candeur. Rien cependant de cette sagesse d'image tant prisée des matrones à câlines : elle cède également à ses heures, aux sollicitations du petit diable de jeunesse, qui l'enlève sans effort en de folles gambades où elle tient bravement son bout, et, à la fin, le plus essoufflé des deux n'est pas... celle qu'on pense.

Maintenant, suivez-la au sortir de cet accès de gaieté tapageuse.

La bonne vient lui annoncer qu'on la demande au salon. Elle y va, suivez toujours, et, embusqué derrière la porte, observez l'étonnante métamorphose :

La voici assise en face d'une cravate éblouissante et d'un col très haut de forme, donnant au petit monsieur qui est dedans l'apparence d'un beau rislard neuf. Le petit monsieur s'appelle Bob un tel. Un *chie* ! bien connu dans la société comme faiseur de malheureuses ! Bon parti du reste, disait une vieille goguenarde de ma connaissance.

Droite sur sa chaise, sans affectation, avec une légère couche de dignité froide et souriante, à la place de la frimousse ébouriffée de tout à l'heure, notre fillette est devenue presque sans transition une jeune personne étrangement raisonnable.

Écoutez plutôt avec quelle maestria de petite rouée elle sait conduire sa nacelle à travers les méandres d'une conversation pleine d'embûches ; car vous avez deviné un amoureux dans la personne de Bob :

— Vous n'avez pas été malade, Mademoiselle depuis le *driving party* ?

— Oh, moi, je suis toujours bien.

— Et gaie ?

— Comme pinson.

— (Avec un léger soupir) Vous êtes bien heureuse !

— (Avec un léger sourire) Mais, oui, très heureuse. Ça n'est pas à notre âge, n'est-ce pas, que l'on va permettre aux vilains soucis de nous altérer le teint ?

— Ah, Mademoiselle ! les soucis sont souvent comme la valeur : ils n'attendent pas toujours le nombre des années !

— Ah, ah, ah ! que vous êtes drôle ! Etes-vous allé à la soirée de Madame B., hier ?

— Oui, et je m'y suis ennuyé.

— Ennuyé ! J'ai peine à le croire. Vous le plus joyeux danseur de nos réunions ? Ennuyé ? quand vous aviez autour de vous un essaim de charmantes jeunes filles, autant d'admiratrices ! Allons, vous n'êtes pas sérieux.

— Il en manquait une.

— Une admiratrice ?

— Hélas, non ! une jeune fille tout simplement.

— Ah ! j'aime bien ce " tout simplement. "

— (Toujours sérieux) Pourquoi n'étiez-vous pas là ?

— Moi ! je n'étais pas invitée, je ne visite pas chez Madame B. (Et après une pause) Mais, qu'avez-vous donc aujourd'hui que vous avez l'air tout chôme ? un peu fatigué de la farandole, je suppose ?

— Pas du tout, la danse ne me lasse aucunement.

— Alors, vous avez mal dormi ? C'est cela, vous avez mal dormi. Tiens, il me semble que vous allez bailler !

— (Impatiente) Non, non ! Je vous en prie, Mademoiselle, cessez cette comédie qui me désespère. Vous savez bien que je me porte à merveille. Si vous voyez sur ma figure des traces de tristesse, cela provient d'une autre cause.

— Vraiment ?

— (Avec exaltation) Hélas oui ! et voulez-vous que je vous dise...

— (L'interrompant) Inutile, mon cher monsieur Bob, je sais...

— (Déconcerté) Qu'est-ce que vous savez ?

— Je sais d'où vous vient cet air lugubre. (Et avec un sérieux à figer une armée) Vous êtes dyspeptique ! Tête de monsieur Bob !!

Et voilà comment elle sait geler sur les lèvres d'un soupire, des aveux que sa compagne de la première catégorie provoque avec un plaisir toujours nouveau.

Maintenant, que mes frères en célibat fassent leur choix. Seulement je les avertis d'être prudents avant de jeter leur dévolu sur l'une de ces trois charmeresses, car, il est trois choses, selon moi, auxquelles un jeune homme qui songe à faire une fin ne doit point s'exposer :

Premièrement : A être agréé trop vite par un cœur qui n'a jamais dit non.

Deuxièmement : A se faire rire au nez par des lèvres qui n'ont jamais rien dit.

Et troisièmement, enfin : Eh bien, à se faire traiter de dyspeptique !

ROMANS

UN MARIAGE D'AMOUR

LUI, sur un agenda, tous les matins et tous les soirs, sans phrases, en style télégraphique, écrivait un petit programme et un petit bulletin de sa journée. Il avait commencé à vingt ans, le 3 octobre 1869, et voici quelle était la petite note inscrite à cette date :

Je suis nommé sous-lieutenant au 21^e chasseurs.

Le 31 décembre venu, il mettait dans un tiroir l'agenda de l'année expirante et passait à l'agenda de l'année suivante.

ELLE, avec plus de soin et de développement, sur de gentils volumes reliés en maroquin bleu et strictement fermés à clef, tenait minutieusement, quand elle était jeune fille, le journal de sa vie. Elle avait commencé à seize ans, et sa première phrase, datée du 17 mai 1876, était ainsi conçue :

Je mets aujourd'hui ma première robe longue.

Elle se maria le 17 août 1879 et alors elle s'arrêta ; elle n'écrivit plus rien sur les petits volumes de maroquin bleu ; mais elle avait conservé et caché mystérieusement dans le fond d'un tiroir à secret les cahiers qui racontaient sa vie entre le mois de mai 1876 et le mois d'août 1879, entre la première robe longue et le mariage.

Lui aussi s'était marié le 17 août 1879, mais il n'avait pas interrompu ses écritures quotidiennes, si bien que, dans un des tiroirs de son bureau, se trouvaient treize petits agendas où sa vie était notée jour par jour et fort exactement, malgré la sécheresse de la forme. De temps en temps, il s'amusait à prendre au hasard un de ces agendas. Il pouvait, lisait quinze ou vingt pages, revivant ainsi dans le passé, mettant *autrefois* en présence d'*aujourd'hui*.

Or, le 19 juin 1881, le petit sous-lieutenant de 1869, devenu capitaine et *porté pour chef d'escadrons*, était seul, vers dix heures du soir, dans son cabinet, devant son bureau, et, la tête dans les mains, se demandait si c'était au printemps de 1878, ou au printemps de 1879, qu'il avait publié, dans le *Bulletin de la réunion des officiers*, un article sur la nouvelle organisation du train des équipages en Autriche-Hongrie. Cette réflexion lui vint à l'esprit qu'il retrouverait probablement dans ses carnets la date de la publication de l'article.

Il ouvrit le tiroir des agendas, et le hasard, du premier coup, lui fit mettre la main sur l'année 1879. Il se mit à feuilleter le petit volume... Il tournait, tournait les pages, mais voici que subitement il s'arrêta et lut avec une certaine attention un passage qui le fit sourire. Il se leva, s'éloigna de son bureau, alla s'asseoir dans un grand fauteuil et, là, continua de lire. Il ne pensait plus du tout à l'organisation du train des équipages de l'Autriche-Hongrie. D'anciens souvenirs, évidemment, se réveillaient dans son cœur et mettaient à la fois de légers sourires sur ses lèvres, et aussi un peu d'attendrissement dans ses yeux ; à trois ou quatre reprises, ce capitaine de cavalerie dut arrêter du bout du doigt un petit, un tout petit, commencement de larmes.

Il était plongé dans sa lecture, quand une des portières de son cabinet s'entr'ouvrit tout doucement, tout doucement : une délicieuse tête blonde se montra dans l'encadrement des vieilles tapisseries...

Que faisait-il donc là, dans ce grand fauteuil ? Est-ce qu'il dormait ? Il l'avait impitoyablement renvoyée une demi-heure auparavant, parce qu'il voulait travailler et que, lorsqu'elle était là, elle le gênait, le troublait, lui mettait en tête des idées qui n'étaient pas tout à fait des idées de travail.

Alors, avec des précautions infinies, mince et souple dans les longs plis de son peignoir de mousseline blanche, la petite blonde se glissa dans la chambre, fit trois ou quatre

pas sur la pointe des pieds, se pencha un peu de côté... Il ne dormait pas... Il lisait, et fort attentivement, car il n'avait rien entendu et ne bougeait pas... Il était dans son droit. Lire, c'est travailler.

Retenant sa respiration, elle continua sa route vers le fauteuil, lentement, bien lentement... et, tout en cheminant de la sorte, elle se posait une question. Elle était encore un peu enfant... Vingt et un ans et très amoureuse... Cela dit pour son excuse, voici la question qu'elle se posait :

— Où vais-je l'embrasser ? sur le front, sur la joue... ou un peu partout, à tort et à travers ?

Elle approchait... Déjà de l'extrémité des doigts, elle frôlait presque les cheveux du capitaine, et elle allait se décider résolument pour *un peu partout, à tort et à travers*, quand elle devint tout d'un coup horriblement pâle... Sur les deux pages ouvertes du petit agenda, elle venait de lire :

16 juin
Je l'aime !
17 juin
Je l'aime ! !

Un seul point d'exclamation après le premier : *Je l'aime !* deux après le second... Cela avait augmenté entre le 16 et le 17 !

Elle jeta un petit cri et toute tremblante :

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit-elle, qu'est-ce que c'est que ça.

Elle défaillait... Il se leva, la soutint dans ses bras, mais elle, fondant en larmes et laissant échapper un flot de paroles entrecoupées par des sanglots :

— 16 juin : Je l'aime ! 17 juin : Je l'aime ! ! Et c'est aujourd'hui le 19 juin ! Tu aimes une autre femme ! Ah ! c'est affreux ! c'est affreux !

Lui, alors, essayant ses larmes avec deux baisers :

— Regarde donc, petite folle : regarde donc.

Il ouvrit l'agenda à la première page, qui portait en gros chiffres imprimés : 1879.

— Ah ! s'écria-t-elle joyeusement au milieu d'un petit restant de sanglots... C'était moi ! c'était moi !

Puis elle ajouta naïvement, imprudemment :

— Tu tenais donc un journal, toi aussi ?

— Comment ! moi aussi ?... Alors, il paraît que toi ?...

Elle fut bien obligée d'avouer que s'il avait écrit des *Je l'aime !* sur des petits agendas de maroquin noir, elle en avait écrit, elle aussi de son côté, sur des petits volumes de maroquin bleu... Et, comme elle disait à son mari :

— Montre l'agenda, montre, pour que je voie s'il y a trois points d'exclamation le 18 et quatre le 19.

— Donnant, donnant, répondit-il. Va chercher tes petits cahiers et nous comparerons. Nous verrons qui de nous deux l'emporte en points d'exclamation.

La tentation était trop forte. Elle alla chercher son année 1879 et revint avec trois cahiers de taille assez respectable.

— Trois volumes ! s'écria-t-il.

— Oui, les trois premiers trimestres, et toi, pour toute l'année, tu n'as qu'un méchant petit carnet de rien du tout !

— On dit bien des choses en peu de mots... Tu vas voir... Viens te mettre là, à côté de moi... Il y place pour deux dans le fauteuil.

— Oui, en m'asseyant sur tes genoux... Mais c'est impossible.

— Parce que ?

— Parce qu'il a peut-être dans mes cahiers des choses que tu ne peux pas voir.

Elle montrait ses volumes bleus, et lui, montrant son agenda :

— Là aussi peut-être... Tu as raison. Tenons-nous à distance, en face l'un de l'autre. Nous lirons seulement ce que nous voudrions lire.

— Et on pourra faire des coupures...
 — C'est entendu, dit-il, commence.
 — Non, commence, toi, pour me donner du courage.
 — Soit, mais où commencer?
 — Eh bien ! répondit-elle, où *je commence*.
 — Non, il faut commencer un peu avant toi, il faut commencer où commence Jupiter.
 — C'est parfaitement juste... Cherche donc où commence Jupiter...
 — Attends... cela doit être dans la première quinzaine de mai... Oui, m'y voilà... "*Jeudi 15 mai*, Aller voir, chez Chéri, *Jupiter*, cheval bai brun, sept ans. Indications du catalogue : *Excellent cheval de selle, hautes actions, saute bien, a été monté en dame*. Doit se vendre le 21 mai. Très recommandé par d'Éstilly." Et deux pages plus loin : "*Samedi 17 mai*. Vu Jupiter. Le cheval paraît très bien. Irai jusqu'à 2,500 francs." Et, enfin, quatre pages plus loin : "*Mercredi 21 mai*..."
 — Le jour de notre rencontre en chemin de fer. Je me rappelle la date.

— Oui, tu as raison... "*Mercredi 21 mai*. Au ministère de la guerre. — Chez ma sœur. — Acheté Jupiter, 1,900 francs... — Au retour, dans le train, ravissante jeune fille assise en face de moi."
 — Il y a ça?... Tu n'arranges pas un peu par politesse.
 — Je n'arrange rien.
 — Montre.
 — Tiens, regarde...
 — Oui... je vois... *Ravissante... il y a : ravissante...*
 — A toi maintenant... Tu dois avoir quelque chose le 21 mai...

— J'espère bien que non ! Est-ce que tu crois que j'ai écrit : *Au retour dans le train, ravissant jeune homme assis en face de moi ?*

— Non... pas ravissant jeune homme... enfin, regarde tout de même.

— C'est bien par acquit de conscience... Voyons. "*Mercredi 21 mai*... Au Louvre... chez ma tante... Au salon..." Il n'y a rien, je te dis... Tiens, si... je vois quelque chose.

— J'en étais bien sûr... Tu avais fait attention à moi...
 — Voici ce qu'il y a... "Au retour, en chemin de fer, assis en face de moi un jeune homme. Il m'a regardée tout le long, tout le long de la route... Dès que je levais les yeux, il les baissait ; mais dès que je les baissais, il les levait ; et, à partir de Chatou, je n'ai plus du tout osé les lever les yeux, tant je me sentais sous son regard... J'avais un roman anglais dans mon sac ; je l'ai pris, je me suis mise à lire, mais le soir j'ai été obligée de recommencer tout ce que je croyais avoir lu en chemin de fer."

— Ce n'est pas tout — Je crois qu'il y a autre chose...

— Oui... mais sans le moindre intérêt.

— Lis toujours ; moi, j'ai tout lu.

— Oh ! toi... toi... Je vois bien ce qui va arriver. Toi, ce sera tout le temps de petites notes sèches et arides, tandis que, moi, il y aura des détails, des développements. Je vais t'expliquer pourquoi... Quand Mlle Guizard, mon institutrice, m'a quittée, elle m'a dit : "Ma chère enfant, vous n'écrivez pas mal du tout, mais il faut continuer à travailler ; il faut faire des gammes pour le style comme pour le piano. Prenez l'habitude d'écrire tous les soirs trois ou quatre pages sur n'importe quoi... sur votre journée, sur les visites que vous aurez rendues ou reçues, etc." Et alors, moi, je faisais ce que m'avait recommandé Mlle Guizard.

— Bien, bien.

— Non, je tiens à m'expliquer nettement là dessus, parce que, je le répète, je sais ce qui va arriver... Tout à l'heure tu croiras voir des exaltations de sentiment et des débordements de passion, là où il n'y aura que des exercices de

style et des essais de narration française. Je ne veux pas que tu puisses t'y tromper.

— Je ne m'y tromperai pas... mais qu'est-ce qu'il y a après : *Il m'a regardée tout le temps ?*

— Rien du tout sur toi... Tiens, écoute : "Est-ce que ce serait vrai ce que disait grand'maman avant hier : — "C'est extraordinaire... cette petite Jeanne tout d'un coup est devenue très jolie." Et puis toute une conversation entre maman et grand'maman ; maman reprochait à grand'maman de me dire des choses pareilles, de me donner de l'amour-propre, etc., etc. Aucun intérêt, je te dis... Continue.

— Je n'ai rien le 22.

— Moi non plus.

— "23 mai. Jupiter arrivé. Essayé le cheval sur la terrasse et dans la forêt. Je le crois excellent."

— Et sur moi ?

— Rien.

— Ah ! c'est un peu humiliant, car j'ai, moi, quelque chose sur toi, le 23. "Le jeune homme qui m'a regardée avant-hier dans le train, c'était un militaire. Il a passé tout à l'heure à cheval en uniforme. Il avait trois galons d'argent sur les manches. Je dis qu'il a passé ; il a fait plus que passer... C'est absurde ce que je vais écrire, mais enfin, puisque c'est pour moi toute seule que j'écris... Est-ce qu'il m'aurait vraiment remarquée hier en chemin de fer ? Est-ce qu'il se serait informé ? Est-ce qu'il saurait que je demeure ici ? Est-ce qu'il aurait voulu briller devant moi ? Il est resté au moins un quart d'heure là, sur la terrasse, entre le pavillon Henri IV et la grille, faisant faire des pas de côté à son cheval, et des pirouettes, et des changements de pieds, et des voltes sur place, etc., etc. Espérer me séduire par de tels moyens, ce serait d'un homme bien vulgaire."

— Quelle injustice ! Tu vois, là, sur mon carnet : *Essayé Jupiter*. J'essayais Jupiter et je découvrais qu'il avait reçu une très brillante éducation... Mais continue.

— Je continue : "Le soir, après dîner, je dis à Georges, qui, malgré ses douze ans, passe encore sa vie à jouer aux soldats de plomb et qui est très ferré sur les choses militaires : — Georges, qu'est-ce que c'est qu'un officier qui a trois galions d'argent sur les manches ? — C'est un capitaine. — Est-ce beau d'être capitaine ? — Ça dépend. C'est beau à vingt-cinq ans, c'est laid à cinquante..."

(A suivre.)

LUDOVIC HALEVY,
de l'Académie française.

Canada Artistique

1857 Rue Notre-Dame, MONTREAL

Boite, 324. B. P.

Le CANADA ARTISTIQUE est une publication mensuelle spécialement dévouée à la musique, aux beaux arts et à la littérature.

Le prix de l'abonnement est de \$3.00 par année.

Chaque numéro contient huit pages de musique gravée et 16 pages de texte.

Un numéro échantillon sera envoyé à toutes les personnes qui nous enverront 25 cents.

Les chanteurs et instrumentistes sont priés d'envoyer leur adresse à l'éditeur du CANADA ARTISTIQUE. Lorsqu'il se présentera des engagements, on les leur fera parvenir, sans délai.